



HAL
open science

Masculinisme, changement climatique et catastrophes produites par les hommes. Vers une réponse environnementale profémministe

Bob Pease, Ellen Hertz, Lucile Ruault, Laurence Bachmann

► To cite this version:

Bob Pease, Ellen Hertz, Lucile Ruault, Laurence Bachmann. Masculinisme, changement climatique et catastrophes produites par les hommes. Vers une réponse environnementale profémministe. 2021. hal-03503819

HAL Id: hal-03503819

<https://hal.science/hal-03503819>

Submitted on 28 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Masculinisme, changement climatique et catastrophes produites par les hommes. Vers une réponse environnementale profémiste¹

Bob Pease

Il existe des preuves irréfutables que le climat de la planète est en train de changer et que les émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine ont un impact significatif sur le climat en général et sur le réchauffement de la planète en particulier. Ce changement climatique peut contribuer à des phénomènes météorologiques extrêmes tels que les vagues de chaleur, les inondations et les cyclones tropicaux, qui peuvent à leur tour provoquer des catastrophes « naturelles ». Outre les conditions météorologiques extrêmes, l'élévation progressive du niveau de la mer augmente les inondations dans les communautés côtières, tandis que la hausse des températures a un impact sur les pénuries d'eau et les cultures alimentaires.

S'il peut être difficile de fournir les preuves scientifiques qu'une catastrophe donnée, telle qu'une inondation, un feu de brousse ou une sécheresse, est liée au changement climatique, la tendance dans le temps montre que la fréquence de ces catastrophes est en hausse (Boetto et McKinnon, 2013). Laurens Bower (2011), par exemple, s'appuie sur des recherches qui démontrent que si les catastrophes non liées au climat, comme les tremblements de terre, sont restées constantes, celles liées au climat, comme les inondations, les cyclones, les tempêtes et les incendies de forêt, ont augmenté partout en fréquence et en gravité ces dernières années. Margaret Alston (2013) affirme également que de nombreuses catastrophes environnementales sont principalement causées par le changement climatique ; pour leur part, Eric Neumayer et Thomas Plümpner (2007) soutiennent que la nature n'est jamais la seule cause des catastrophes « naturelles », celles-ci étant façonnées par les relations sociales, économiques et culturelles.

À la lumière des preuves de plus en plus nombreuses du réchauffement de la planète, la réduction des risques de catastrophe doit s'atteler aux causes sociales et humaines du changement climatique. Madeleen Helma (2006) affirme que les études sur les catastrophes gagneraient à prendre en compte la question du changement climatique, de façon à ce que

¹ Ndlr : L'article original est en anglais : Pease, Bob (2016). « Masculinism, climate change and “man-made” disasters. Towards an environmental profeminist response ». In Elaine Anarson et Bob Pease (éds), *Men, Masculinities and Disaster* (pp. 21-33). Oxon et New York : Routledge. Nous remercions Bob Pease et l'éditeur (INFOMA UK) pour la mise à disposition gratuite de ce chapitre.

l'analyse de la vulnérabilité créée par les catastrophes soit intégrée dans des processus mondiaux et locaux qui ont cours sur le long terme. En prenant comme toile de fond le changement climatique induit par les humains et la hausse des catastrophes naturelles liées au climat, cet article explore la nature genrée des causes et des réponses aux événements climatiques dans le monde.

Genre et changement climatique

Un nombre croissant d'ouvrages ont démontré que l'impact du changement climatique est ressenti de manière différenciée selon la situation géographique ou la position sociale de genre, de classe et de race dans des espaces géopolitiques particuliers (Dankelman, 2002 ; MacGregor, 2010a ; Arora-Jonsson, 2011 ; Nagel, 2012). Un certain nombre d'auteur·e·s ont également noté qu'une grande partie de la recherche analysant l'impact du changement climatique sur les populations vulnérables – y compris les femmes et les communautés pauvres du Sud – n'aborde pas les rapports de pouvoir et les discours patriarcaux qui influencent le cadrage du changement climatique, décrit comme un problème scientifique qui serait sans rapport avec le genre (Dankelman, 2002 ; MacGregor, 2010b ; Carr et Thompson, 2014). Ainsi, alors que d'importantes études ont démontré son impact différencié sur les femmes – qui résulte de leurs responsabilités en matière de *care*, de leur statut économique, de leur rôle dans les systèmes de production alimentaire et de leur dépendance à l'égard de l'eau, ou encore de leur position en tant que prestataires de soins de santé –, la manière dont les identités de genre des hommes, en particulier dans le Nord global, façonnent les réponses institutionnelles au changement climatique n'a guère été prise en compte (MacGregor, 2010a). En outre, les dimensions genrées et intersectionnelles du changement climatique ont eu peu d'impact sur les politiques environnementales. Il existe encore moins de recherches sur le rôle du genre et des autres rapports de domination dans les causes humaines du changement climatique (Bretherton, 1998 ; Denton, 2010 ; MacGregor, 2010a ; Alston et Whittenbury, 2013 ; Kaijser et Kronsell, 2014).

Certes, dans les forums sur la politique en matière de changement climatique, il est admis que les personnes vivant dans les régions fortement industrialisées sont responsables de la plupart des émissions de carbone, mais il a été peu reconnu que les hommes de ces régions sont responsables de davantage de pollution que les femmes (Arora-Jonsson, 2011). Deux études européennes menées en France et en Finlande ont exploré les habitudes de consommation

des femmes et des hommes et ont démontré que ces derniers ont une empreinte écologique beaucoup plus lourde que les femmes (Godoy, 2011). L'utilisation du transport en voiture personnelle et le recours aux voyages en avion sont plus élevés chez les hommes que chez les femmes, tout comme leur consommation de viande (Johnsson-Latham, 2007 ; Godoy, 2011). Étudiant les différences entre hommes et femmes en matière d'empreinte écologique, Aaron McCright (2010) a entrepris d'explorer ces différences au niveau de leur compréhension du changement climatique et de leur degré de préoccupation à ce sujet. Il s'attendait à ce que les hommes aient davantage de connaissances scientifiques sur le changement climatique que les femmes. Il a découvert le contraire, et ce bien que les femmes sous-estiment leur savoir sur le changement climatique. De nombreuses études rendent compte du fait que les femmes sont plus préoccupées par l'environnement que les hommes, qu'elles sont plus conscientes des problèmes environnementaux et qu'elles sont davantage intéressées à agir sur ces questions, comme elles l'ont d'ailleurs fait historiquement (McCright, 2010 ; McCright et Sundström, 2013 ; Feygina, Jost et Goldsmith, 2010 ; Goldsmith, Feygina et Jost, 2013 ; Grasswick, 2014).

Il existe plusieurs explications à ces différences genrées. Certaines de ces explications sont à la limite de l'essentialisme, dans la mesure où elles présentent les femmes comme plus attentionnées, plus nourricières et plus expressives par nature, tandis que les hommes sont dépeints comme plus compétitifs (Goldsmith, Feygina et Jost, 2013). Cependant, les explications qui semblent les plus valides sont celles qui situent les différences de positionnement social des hommes et des femmes par rapport aux privilèges et au pouvoir, plutôt que par rapport à des différences de sexe supposées naturelles et préexistantes au genre. Il est important de noter, par exemple, que c'est bien la division sexuée du travail qui est reflétée dans le fait que les hommes utilisent plus les voitures et les vols d'affaire que les femmes.

Ceux qui occupent des positions privilégiées ont davantage de motivation et d'intérêt à soutenir les relations de pouvoir et les priorités sociales existantes (Goldsmith, Feygina et Jost, 2013). Certains appellent cela « l'effet homme blanc conservateur » (McCright et Dunlap, 2011, 2015), car les hommes blancs conservateurs détiennent plus de pouvoir économique et politique. Ces hommes sont beaucoup plus enclins que d'autres à accepter les risques environnementaux, en particulier lorsque la prise en compte des risques peut impliquer des changements économiques et politiques qui menacent leurs intérêts. Les hommes blancs

conservateurs auront également plus à perdre si les politiques de lutte contre le changement climatique entraînent des changements structurels dans l'économie. Pour eux, s'occuper des problèmes environnementaux revient à remettre en question l'ordre social et politique existant (Feygina, Jost et Goldsmith, 2010). Il ne s'agit pas de nier, bien sûr, qu'il existe des divisions au sein des partis politiques conservateurs dominés par les hommes, ou encore que les hommes blancs des classes supérieures et les intérêts des entreprises peuvent être contradictoires. Cependant, ce sont les hommes blancs conservateurs qui ont joué, là aussi, un rôle-clé dans l'organisation de la résistance aux prédictions des sciences climatologiques (Oreskes et Conway, 2011).

Adoptant une posture féministe de la connaissance située, Heidi Grasswick (2014) explique également les réponses au changement climatique en fonction des intérêts individuels découlant de la position sociale occupée. Appuyant les recherches de McCright (2010), elle a constaté que les hommes blancs étaient généralement moins altruistes et moins susceptibles de se préoccuper de l'environnement. Par contraste, Irina Feygina, John Jost et Rachel Goldsmith (2010) mettent moins l'accent sur les différences entre les sexes en tant que telles, et davantage sur l'appartenance aux groupes les plus privilégiés de la société, où le privilège de genre croise le privilège de race et de classe et le conservatisme politique. Certains membres de ces groupes privilégiés sont tellement investis dans le maintien du système qu'ils sont incapables ne serait-ce que de percevoir les conséquences sociales du changement climatique.

Mark Somma et Sue Tolleson-Rinehart (1997) ont trouvé des variantes à ces études sur les différences de genre, révélant dans leurs recherches que les femmes et les hommes qui soutiennent le féminisme sont plus conscients de et préoccupés par l'environnement que les femmes et les hommes en général. La littérature sur le genre et le développement révèle également des liens de corrélation avec le statut parental et l'ethnicité. Ainsi, les différences entre les hommes et les femmes en matière de changement climatique sont peut-être moins directement liées à une catégorie de sexe qu'à un positionnement (plus ou moins) privilégié dans l'espace social, à une (plus ou moins) grande conscience critique du patriarcat et à l'existence (ou absence) d'un engagement féministe.

Masculinité hégémonique et changement climatique

Étant donné que les politiques et les programmes énergétiques, les compagnies pétrolières et de combustibles fossiles ainsi que les organismes de financement qui s'occupent du changement climatique sont tous des organisations dominées par les hommes, il importerait de s'assurer que les femmes ont accès aux principaux organes de décision qui ont un impact sur le changement climatique (Dankelman, 2002 ; Hemmati et Röhr, 2009). Cependant, alors que les femmes ont joué des rôles-clés dans l'action collective contre les causes du changement climatique (Dankelman, 2002 ; Alston, 2013 ; Boetto et McKinnon, 2013 ; Gorecki, 2014), les chercheur·e·s se sont peu interrogé·e·s sur la façon dont les différentes formes de masculinité façonnent les réponses des hommes aux préoccupations environnementales (Anshelm et Hultman, 2014).

Irene Dankelman (2002) a noté très tôt que le changement climatique était couramment présenté comme un « problème technique » qui ignore les dimensions sociales et politiques des changements climatiques provoqués par les humains. La lecture des rapports actuels du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) suggère que la discussion technique continue de dominer ces rapports. Pourtant, de nombreux hommes qui partagent cette formation et ce parcours professionnel en ingénierie et en sciences, mais qui se montrent sceptiques à l'égard du réchauffement climatique, croient précisément que leur compréhension du changement climatique est objective et fondée sur des faits scientifiques (Anshelm et Hultman, 2014). Ils accusent alors de ferveur religieuse ou de « mauvaise science » ceux qui sont en désaccord avec leur approche particulière de la science et de la rationalité. Ce faisant, ils considèrent leur propre compréhension de la science comme plus précise et valide que celle des scientifiques s'inquiétant de l'impact du réchauffement climatique.

De façon générale, il existe un lien étroit entre le déni du changement climatique chez certains professionnels hommes et une forme particulière de masculinité qui s'appuie sur la rationalité de l'ingénierie, les sciences naturelles et la modernisation industrielle (Anshelm et Hultman, 2014). Ces hommes sont donc plus soucieux de protéger une société industrialisée et patriarcale qui affirme leur masculinité *et*² leur privilège de classe que de protéger l'environnement. Il n'est pas rare qu'ils perçoivent également les problèmes liés au changement climatique comme un complot de gauche visant à détruire la société.

² Ndlr : Souligné par Bob Pease dans l'original.

Les formes hégémoniques de masculinité promeuvent comme modèle les hommes qui exercent un contrôle sur eux-mêmes et sur les autres hommes, sur les femmes et sur l'environnement (Schwalbe, 2009). Pour eux, être vulnérable aux forces extérieures revient à remettre en question leur masculinité et leur sentiment d'identité en tant qu'homme, car avoir le contrôle et prendre des risques sont deux dimensions-clés de la masculinité hégémonique. Celle-ci, que Arthur Brittan (1989) qualifie de masculinisme, définit la virilité en termes de capacité à dominer les autres et le monde naturel. Dans le même sens, Pip Cornall (2010) qualifie cet état d'esprit masculin de « modèle du dominateur », qu'il considère comme la cause des problèmes environnementaux et des catastrophes écologiques. Ainsi, si nous voulons réagir face à la destruction écologique, nous devons viser à la fois le pouvoir institutionnel des hommes culturellement puissants et l'intériorisation par les hommes du modèle du dominant de la conscience humaine. De même, Angela Franz-Balsen (2014) soutient que les formes hégémoniques de masculinité sont en contradiction avec la durabilité écologique. Si tel est le cas, alors la promotion de la conscience environnementale et la connaissance de l'impact social du réchauffement climatique constitueront une menace pour ce modèle de masculinité.

Certaines formes de masculinité sont si fragiles qu'elles doivent être constamment affirmées et reproduites. Comprendre que le scepticisme de ces hommes à l'égard de la science du climat s'explique par leur sentiment que certaines solutions proposées à la crise climatique menacent leur masculinité peut ouvrir le débat public sur les politiques environnementales et les politiques de genre (Anshelm et Hultman, 2014). L'analyse ci-dessus renforce l'opinion formulée au début des années 1990 selon laquelle le régime patriarcal actuel devra changer si nous voulons parvenir à un monde plus durable (Johnsson-Latham, 2007). Si l'égalité des sexes est une condition préalable à une société respectueuse de l'environnement et soucieuse de réduire les risques de catastrophe, on peut également affirmer que le respect de la nature est une condition préalable à l'égalité des sexes (Stoparic, 2006). L'inégalité entre les sexes fait partie du développement non durable, qui à son tour entraîne le changement climatique et accroît les catastrophes dites naturelles (Leduc, 2010).

L'égalité des sexes est corrélée aux politiques progressistes en matière de changement climatique et de durabilité environnementale (Norgaard et York, 2005). Cela s'explique en partie par la plus grande probabilité de pro-environnementalisme des femmes et leur participation accrue au sein des appareils d'élaboration des politiques publiques. En outre,

puisqu'il existe des causes structurelles communes à la dégradation de l'environnement et aux discriminations sexistes, des politiques environnementales plus progressistes favoriseront très probablement l'égalité des sexes. Il s'agit là d'un phénomène souvent mis en exergue pour promouvoir l'amélioration du statut des femmes, mais on devrait également accorder plus d'attention à l'impact que pourrait avoir la contribution des hommes à la promotion de politiques progressistes en matière de genre et d'environnement.

Les conséquences environnementales de la masculinité hégémonique : les réponses au changement climatique

Sherilyn MacGregor (2010b) pointe le danger d'un certain environnementalisme féministe qui se concentre sur les femmes plutôt que sur les rapports sociaux de sexe, tout comme la littérature sur le genre et les catastrophes se concentre principalement sur les femmes. Voir les femmes comme des « sauveuses » qui, en raison de leur rôle maternel, devraient s'impliquer dans l'action environnementale peut renforcer les représentations sexistes à leur égard ; cela peut du même coup dissuader les hommes d'une action environnementale progressiste. De plus, l'accent mis sur la vulnérabilité des femmes face au changement climatique n'incite guère les hommes à s'interroger sur leur complicité dans la dégradation de l'environnement. Alors que MacGregor (2010a) met au défi les chercheur·e·s féministes qui ont négligé les crises environnementales, il est temps pour les spécialistes des masculinités de s'interroger sérieusement sur les conséquences environnementales des masculinités et des pratiques des hommes.

Étant donné qu'il est largement reconnu parmi les chercheur·e·s féministes que la masculinité hégémonique est associée à une relation de domination de la nature (Twine, 1997), la rareté des études critiques sur les masculinités s'intéressant à la relation des hommes à la nature est surprenante. Une grande partie de l'engagement précoce avec la question environnementale vient des auteurs mytho-poétiques (Bly, 1990 ; Moore et Gillette, 1990) et se base sur le postulat essentialiste selon lequel les hommes auraient un lien fondamental à la nature, lien qu'ils seraient censés retrouver aujourd'hui. Or, mis à part ces écrits mytho-poétiques sur « l'homme sauvage » et d'autres êtres mythiques, la plupart des théoriciens des masculinités ont négligé cette interrogation critique sur les hommes et le monde naturel.

Plus récemment, un certain nombre d'auteurs utilisent le langage de l'éco-masculinité pour établir des liens entre les hommes et la conscience pro-environnementale (Allister, 2004 ; Pulé,

2007 ; Kreps, 2010). David Kreps (2010) affirme que l'écoféminisme n'a pas été en mesure d'aborder la relation des hommes avec l'environnementalisme. Pour remédier à cette lacune, il propose le terme « éco-masculinités », censé décrire la relation entre le comportement pro-environnemental et les masculinités. Tout en approuvant le postulat écoféministe de base selon lequel la plupart des crises environnementales sont le produit de politiques et de pratiques capitalistes, colonialistes et masculinistes, il rejette toute notion essentialiste selon laquelle les femmes seraient plus proches de la nature que les hommes : son modèle d'éco-masculinité met l'accent sur l'importance du partage de pouvoir entre les femmes et les hommes ainsi que sur la transformation de la relation de domination des hommes envers le monde naturel en une relation de soin et de coexistence. Kreps pense qu'en évoluant vers ce nouveau modèle, les hommes éprouveront un plus grand sens des responsabilités en matière de protection de l'environnement. Si son approche est féministe, de nombreuses réponses éco-masculines encourageant les hommes à communier avec la nature espèrent au contraire trouver des caractéristiques rédemptrices dans la masculinité traditionnelle, en réponse aux critiques écoféministes. Pour cette raison, Richard Twine (1997) rejette à juste titre le langage de l'éco-masculinité.

Le contrôle technologique est une notion-clé dans la réflexion récente sur les hommes et les masculinités dans la préoccupation environnementale. La masculinité hégémonique implique la domination, la compétitivité, l'agression et la certitude, alors que la vulnérabilité, l'émotivité et l'incertitude sont discréditées. Que des hommes s'ouvrent à la peur et à la détresse face aux défis auxquels la planète est confrontée peut donner plus d'espoir pour des solutions à long terme à nos crises environnementales. L'idée que « tout est sous contrôle » (Meriläinen, Moisander et Pesonen, 2000) signifie souvent que rien ne l'est.

James Fleming (2007) fait quant à lui référence aux « ingénieurs climatiques » en quête de solution technologique. Leur approche se préoccupe peu de la réduction des émissions de gaz à effet de serre et s'oriente davantage vers la recherche d'un contrôle du temps et du climat. Fleming réfléchit également à l'utilisation potentielle que les gouvernements et les militaires feraient de ces développements technologiques s'ils en venaient à être opérationnels. MacGregor (2010b) appelle cela la « masculinisation de la politique environnementale », une politique dans laquelle la science et la sécurité mondiale reflètent la masculinité hégémonique. On a noté précédemment que les hommes dominent les organisations chargées de lutter contre le changement climatique. Depuis les scientifiques du GIEC jusqu'aux célèbres porte-

paroles sur le changement climatique (majoritairement des hommes), en passant par les dirigeants des organisations de lobbying environnemental, la politique du changement climatique est de fait façonnée par des discours masculinistes. Et ce alors même que la représentation des femmes dans les sciences est en hausse. Ainsi, le discours dominant sur le changement climatique conçoit celui-ci comme un problème technique scientifique qui nécessite une solution technique et scientifique.

Il ne semble pas contestable d'affirmer que ces hommes s'orientent d'abord, actuellement, vers les projets techniques et scientifiques qui visent à atténuer l'impact environnemental du changement climatique (Boyd, 2010). Stacy Alaimo (2009) prend une position critique vis-à-vis du modèle de masculinité qui sous-tend la supposée objectivité scientifique des explications du changement climatique. Elle note qu'une grande partie de la science du changement climatique mondial adopte un point de vue surplombant qui est incapable de reconnaître la vulnérabilité ou la diversité des genres et des sexualités. Geraldine Terry (2009) affirme pour sa part que la modélisation informatique et la technologie impliquées dans les prétendues solutions au changement climatique reflètent des stéréotypes masculinistes et ne permettent pas de comprendre l'impact de l'inégalité des sexes sur le changement climatique. Holly Buck, Andrea Gammon et Christopher Preston (2014) identifient les hypothèses masculinistes inhérentes aux projets de géo-ingénierie qui visent à apporter des solutions techniques au réchauffement climatique. S'appuyant sur les représentations du genre dans l'ingénierie de manière plus générale, ces auteur·e·s plaident pour une théorisation féministe des pratiques d'ingénierie afin d'explorer les biais genrés des projets de ces professionnels. Leur étude revisite ainsi le travail pionnier de Sally Hacker (1989) et d'autres féministes qui ont théorisé la relation entre le genre et la technologie dans les années 1980 et 1990.

Des représentations masculinistes similaires sont ancrées dans la gestion de l'environnement. Susan Meriläinen, Johanna Moisander et Sinikka Pesonen. (2000) examinent comment l'idée même que l'environnement puisse être géré par des moyens techniques constitue une idéologie rationaliste. S'appuyant sur le travail de Deborah Kerfoot et David Knights (1993) qui conceptualise le mode de pensée masculin dans la gestion stratégique, ces auteures mettent au jour la manière dont la gestion et le contrôle de l'environnement se fondent sur un cadrage objectivant et instrumentaliste des questions environnementales. Ainsi, dans les cultures occidentales, on discute davantage du management et du contrôle de l'environnement (lire : de la nature) que de son entretien et de sa protection.

La masculinité hégémonique sous-jacente à la gestion de l'environnement est également au cœur des relations internationales et des politiques de sécurité mondiale (Ingólfssdóttir, 2011). Tous ces domaines montrent combien les formes de masculinité impliquant le pouvoir, la force physique, le courage et la dureté sont institutionnalisées dans les disciplines académiques, les institutions et les politiques étatiques.

Les privilèges des hommes et les structures de genre intersectionnelles

Étant donné que le genre est couramment assimilé aux femmes, on peut facilement ignorer la relation plus large avec la domination et le pouvoir des hommes. À ce sujet, Val Plumwood (1993) met en avant que toutes les formes d'oppression ne se réduisent pas à la masculinité hégémonique. En fait, l'identité dominatrice plus large qu'occupent de nombreux hommes est également associée à d'autres types de privilèges et rapports de domination que le genre.

Ainsi, on ne peut aborder les problèmes environnementaux sans reconnaître les inégalités sociales plus larges et leurs interrelations (Godfrey, 2012). Cette vision du genre met l'accent sur son intersection avec la race, l'ethnicité, la classe, y compris les relations entre les régions géopolitiques dites du Nord et du Sud. Les inégalités mondiales ont un impact négatif sur l'environnement, car les pays du Nord pèsent lourd dans la définition de l'agenda et les négociations sur les réponses au changement climatique (Denton, 2010), tout en produisant des émissions disproportionnées par rapport à leur population. Il n'y a donc pas seulement un biais masculin dans les politiques traitant des émissions de gaz à effet de serre ; on observe également un biais occidental-centrique (Leduc, 2010).

Cela signifie que, pour comprendre la relation des individus à l'environnement, nous devons situer leurs réponses dans les rapports de genre, de race et de classe. Dorceta E. Taylor (1997) note que, malgré les nombreuses contributions des femmes environmentalistes, l'activisme environnemental a été largement dominé par des hommes blancs de classe moyenne et que leurs préoccupations ont façonné les réponses collectives. Parce qu'elles n'incluaient pas les femmes, les personnes de la classe ouvrière et les personnes racisées, les préoccupations de tous ces groupes sociaux n'ont pas figuré à l'ordre du jour environnemental.

Bien que les études environnementales ont très peu mobilisé la littérature sur l'intersectionnalité (Kaijser et Kronsell, 2014), cette analyse a été appliquée aux catastrophes (David et Enarson, 2012) et au changement climatique (Whyte, 2014). Néanmoins, alors que la littérature sur le genre et le changement climatique se développe, il est très rare qu'elle

souligne spécifiquement les relations entre le genre et d'autres catégorisations sociales. Comme indiqué précédemment, le genre est souvent assimilé aux femmes et, par conséquent, la plus grande vulnérabilité de celles-ci aux risques environnementaux devient le point central de la réflexion, au détriment du rôle joué par les hommes et d'autres groupes privilégiés dans la génération des plus grosses empreintes carbone. L'accent est davantage mis sur les réactions des groupes les plus défavorisés par les changements climatiques que sur l'action des groupes privilégiés dans les pays les plus riches.

Nous devons donc décaler notre attention des vulnérabilités produites ou renforcées par le changement climatique vers la perpétuation des normes et pratiques destructrices de l'environnement, ainsi que vers le rôle des groupes privilégiés en termes de classe, de race, de genre et de nationalité (Kaijser et Kronsell, 2014). En outre, lorsque ces groupes privilégiés s'engagent dans des pratiques non durables, ils représentent la norme de la « bonne vie » et deviennent un modèle de style de vie auquel les autres groupes sont censés aspirer. Comment parviennent-ils à reproduire leurs privilèges environnementaux sans se soucier des problèmes plus larges de justice environnementale ?

Avec d'autres, Kari Norgaard (2012) s'intéresse à la construction du risque en relation avec les catastrophes environnementales, en mettant l'accent sur la position des personnes par rapport à la classe, au genre, à la race et à la nationalité. Norgaard soutient que le niveau de préoccupation des personnes à l'égard du changement climatique est façonné par leur positionnement structurel en termes de genre, de classe et de race. Elle met également en évidence la manière dont se construit le déni du réchauffement climatique chez des personnes appartenant à des groupes privilégiés, en étudiant la dissonance cognitive que celles-ci entretiennent et qui leur permet de se distancier des coûts de leurs empreintes écologiques. Alors qu'elles ne peuvent ignorer la réalité du changement climatique à un certain niveau, elles parviennent à se détacher émotionnellement de ses conséquences.

Masculinité hégémonique et militantisme environnemental

De nombreuses réponses environnementales face au réchauffement de la planète se situent dans des cadres de modernisation écologique qui promettent de manière irréaliste de réconcilier les discours de la modernité écologique et industrielle, en appelant non pas à un changement structurel radical, mais à des changements à petite échelle. Les éco-modernistes affirment que la société moderne n'a pas besoin d'être restructurée pour affronter les crises

environnementales. Le développement économique et la modernisation sont alors faussement présentés comme des solutions aux préoccupations environnementales (Hultman, 2013). Martin Hultman va jusqu'à suggérer que la synthèse éco-moderniste représente une nouvelle forme de masculinité éco-moderne qui englobe le souci de l'environnement dans les paradigmes de la croissance économique et de la consommation sans limites. Il est révélateur à ce titre que quinze des dix-huit auteur·e·s du *Ecomodernist Manifesto*³ (Asafu-Adjaye et al., 2015) soient des hommes.

La masculinité hégémonique se trouve menacée par le changement climatique. Reste à voir si les hommes seront capables de répondre à cette menace avec une nouvelle subjectivité qui reconnaîtrait les enjeux mondiaux, ou si les réactions masculinistes défensives prévaudront. Il y a plus de vingt-cinq ans, Raewyn Connell (1990) a interviewé six hommes impliqués dans des campagnes écologistes afin d'explorer dans quelle mesure ils étaient engagés dans la refonte de leur masculinité en raison de leur conscience environnementale. Alors que le mouvement écologiste de l'époque n'était pas particulièrement conscient des enjeux de genre – il ne l'est d'ailleurs que marginalement aujourd'hui –, elle a découvert que le fait de travailler avec des féministes ou d'être exposé à des modes d'organisation féministes faisant partie intégrante de la politique du mouvement a encouragé les hommes à remettre en question les formes traditionnelles de masculinité.

De même, en s'appuyant sur les données d'une étude électorale australienne de 2001, Stephen Leyden (2005) note la corrélation positive entre la conscience environnementale et le soutien à l'égalité des sexes. Alors que seuls 30 % de l'électorat libéral australien⁴ pensaient que les réformes en matière d'égalité des sexes n'allaient pas assez loin, 82 % des Verts étaient de cet avis. Il semble donc que les hommes qui font preuve d'une conscience environnementale sont plus susceptibles d'être progressistes sur les questions de genre. Cette corrélation est confirmée par la recherche de Mark C. J. Stoddart et David Tindall (2011) en Colombie-Britannique, qui a interrogé des activistes de l'environnement pour voir quels liens elles et ils faisaient entre la politique environnementale et le féminisme. Les participant·e·s à leur étude citent massivement la masculinité hégémonique comme la principale raison pour

³ Ndlt : Pease se réfère ici à un manifeste rendu public sur Internet en 2015 et publié en treize langues. Le « Manifeste éco-moderniste » plaide pour un « bon Anthropocène », qui « exige que les humains utilisent leurs capacités techniques, économiques et sociales, sans cesse grandissantes pour améliorer la condition humaine, stabiliser le climat et protéger la nature ». Voir <https://www.ecomodernism.org/francais>.

⁴ Ndlt : Le Parti libéral australien est un parti du centre-droit, l'un des deux grands partis politique du pays.

laquelle les hommes ne se préoccupent pas davantage de l'environnement. Si tel est le cas, alors engager les hommes dans la reconstruction de la masculinité est essentiel pour favoriser leur activisme environnemental. En outre, cela suggère que les activistes proféministes qui défient la violence des hommes envers les femmes devraient également explorer les liens entre l'oppression des femmes et la destruction de l'environnement, ainsi que l'affirmaient les premières féministes.

Les mangeurs de viande : masculinités alternatives et durabilité

Hank Rothgerber (2013) fait état de recherches qui démontrent que la consommation de viande et ses conséquences, c'est-à-dire l'élevage d'animaux pour la consommation, contribuent plus au réchauffement climatique que les émissions de carbone de tous les transports. Si la masculinité hégémonique est construite sur le principe du contrôle de la nature, ainsi que du contrôle des femmes et des hommes en position moins dominante, alors les pratiques de durabilité remettent en question à la fois la masculinité hégémonique et le patriarcat, ne serait-ce qu'indirectement, et favorisent la réduction des dommages environnementaux.

La consommation de viande en est un bon exemple. Seul un petit nombre de personnes dans les cultures occidentales ne mangent pas de viande et la plupart de celles qui en mangent sont des hommes. Twine (1997) se demande quelles identités alternatives ces hommes devront adopter s'ils veulent reconfigurer leur relation avec la nature. Comme d'autres, il pense que l'environnementalisme représente une menace importante pour la masculinité hégémonique. Cela transparait, entre autres, des représentations sociales négatives que suscitent les hommes végétariens et, plus généralement, les hommes qui font preuve d'une préoccupation éthique envers les animaux et l'environnement. Richard Rogers (2008) analyse quant à lui les publicités promouvant la consommation de viande pour révéler le symbolisme genré intégré dans cette consommation.

Compte tenu du grand pourcentage d'hommes qui mangent de la viande dans le monde, Rothgerber (2013) s'interroge sur la relation entre la consommation de viande et la masculinité. Il constate la résurgence d'un « discours sur la viande en tant que masculinité », selon lequel la consommation de viande est un symbole de la masculinité patriarcale. Les hommes végétariens subvertissent ainsi les attentes normatives associant masculinité et consommation de viande. Étant donné l'impact de la consommation de viande sur les

émissions de carbone, la résistance des hommes au végétarisme en raison de la menace qu'il pourrait représenter pour la masculinité hégémonique est un sujet d'intérêt. Puisque l'une des motivations du végétarisme est l'impact environnemental de la consommation de viande, l'ingestion de viande par les hommes comme moyen de renforcer la masculinité traditionnelle et de démontrer leur virilité est un autre obstacle genré à la durabilité environnementale.

Parce que les attitudes vertes sont considérées par certains comme « féminines », des écologistes affirment que les solutions au changement climatique devraient délibérément être présentées comme plus masculines, afin de mobiliser un plus grand nombre d'hommes. C'est le point de vue proposé par Thomas Friedman (2007), qui affirme que le mouvement écologiste devrait se profiler sur un mode plus masculin, afin de briser le lien de sens commun entre la conscience environnementale et la douceur ou la féminité. Cependant, tant que le mouvement cherche à éviter de remettre en question les privilèges des hommes, il est difficile d'imaginer comment il peut traiter des causes de la crise environnementale. C'est pourquoi l'on ne devrait pas marginaliser les valeurs considérées comme féminines dans l'optique de recruter davantage d'hommes dans la préservation de l'environnement, car précisément ces valeurs sont essentielles pour s'attaquer aux causes des problèmes environnementaux.

Conclusion

Comment construire un monde dans lequel les hommes ne contrôlèrent plus les femmes et l'environnement ? Comment explorer des manières d'être des hommes dans un monde où ils n'auraient plus à nier leur vulnérabilité émotionnelle et physique ? Un tel projet contraste fortement avec la notion mytho-poétique qui consiste à romantiser les hommes en tant que guerriers et chasseurs, comme s'il s'agissait d'une représentation fidèle de leur relation avec la nature. Pour répondre à ces défis, nous devons briser le lien entre l'identité de genre des hommes et les manières masculinistes d'exercer le pouvoir.

Si, comme je l'ai soutenu ici, il existe une relation entre l'exploitation de la nature et la masculinité hégémonique, les hommes proféministes impliqués dans la reconstruction ou l'abandon des formes dominantes de masculinité peuvent envisager de nouvelles façons non oppressives d'entrer en relation avec la nature, au même titre qu'ils découvrent de nouvelles façons d'entrer en relation avec les femmes, les autres hommes et eux-mêmes. Nous disposons d'exemples inspirants d'hommes qui remettent en question la violence masculine à l'égard des femmes, qui s'opposent à la pornographie et à l'exploitation sexuelle des femmes

par les hommes, qui créent de nouvelles formes de masculinité basées sur le *care* en relation avec les enfants et d'autres rôles de soin, et qui interrogent et renoncent à des positions privilégiées reposant sur la complicité dans l'oppression des autres. Comme cet article le soutient, et comme les féministes l'ont depuis longtemps démontré, la politique environnementale progressiste n'est pas exempte de masculinité hégémonique et de masculinisme. C'est pourquoi il doit y avoir un engagement proféministe fort avec l'environnementalisme. Les hommes proféministes doivent maintenant de toute urgence forger de nouvelles alliances avec les militant·e·s écologistes et encourager une nouvelle réflexion sur la masculinité et les pratiques des hommes dans le mouvement environnemental. Les idées présentées ici sont un urgent appel à un tel engagement. Il se trouve que la viabilité de la planète est en jeu si femmes et hommes ne se mobilisent pas ensemble dès maintenant pour affronter les conséquences des pratiques destructrices des hommes.

Traduit de l'américain par Ellen Hertz, Lucile Ruault et Laurence Bachmann

Références

- Alaimo, Stacy (2009). « Insurgent vulnerability and the carbon footprint of gender ». *Kvinder, Kon & Forskning*, 3-4, 22-35.
- Allister, Mark (2004). « Introduction ». In Mark Altister (éd.), *Eco-man: New perspectives on masculinity and nature* (pp. 1-13). Charlottesville, VA : University of Virginia Press.
- Alston, Margaret (2013). « Environmental social work: Accounting for gender in climate disasters ». *Australian Social Work*, 66 (2), 218-233.
- Alston, Margaret et Kerri Whittenbury (éds) (2013). *Research, action and policy: Addressing the gendered impacts of climate change*. New York : Springer.
- Anshelm, Jonas et Martin Hultman (2014). « A green fatwar? Climate change as a threat to the masculinity of industrial modernity ». *NORMA: International Journal for Masculinity Studies*, 9 (2), 84-96.
- Arora-Jonsson, Seema (2011). « Virtue and vulnerability: Discourses on women, gender and climate change ». *Global Environmental Change*, 21, 744-751.
- Asafu-Adjaye, John, Linus Blomqvist, Stewart Brand *et al.* (2015). *An ecomodernist manifesto*. En ligne, [www.ecomodernism.org] (consulté le 14 mars 2014).
- Bly, Robert (1990). *Iron John: A book about men*. New York : Routledge.
- Boetto, Heather et Jennifer McKinnon (2013). « Gender and climate change in rural Australia: A review of differences ». *Critical Social Work*, 14 (3), 15-31.
- Bouwer, Laurens (2011). « Have disaster losses increased due to anthropogenic climate change? ». *American Meteorological Society*, January, 39-46.

Boyd, Emily (2010). « The Noel Kempff project in Bolivia: Gender, power, and decision-making in climate mitigation ». *Gender and Development*, 10 (2), 7-77.

Bretherton, Charlotte (1998). « Global environmental politics: Putting gender on the agenda ». *Review of International Studies*, 24, 85-100.

Bretherton, Charlotte (2003). « Movements, networks, hierarchies: A gender perspective on global environmental governance ». *Global Environmental Politics*, 3 (2), 103-119.

Brittan, Arthur (1989). *Masculinity and power*. London: Basil Blackwell.

Buck, Holly, Andrea Gammon et Christopher Preston (2014). « Gender and geoengineering ». *Hypatia*, 29 (3), 651-701.

Carr, Edward et Mary Thompson (2014). « Gender and climate change adaptation in agrarian settings: Current thinking, new directions and research frontiers ». *Geography Compass*, 8 (3), 182-197.

Connell, Raewyn (1990). « A whole new world: Remaking masculinity in the context of the environment movement ». *Gender & Society*, 4 (4), 452-478.

Cornall, Pip (2010). « Sustainable masculinity is interwoven with environmental sustainability ». *Peace and Collaborative Development Network blog*.

Dankelman, Irene (2002). « Climate change: Learning from gender analysis and women's experience of organizing for sustainable development ». *Gender and Development*, 10 (2), 21-29.

David, Emmanuel et Elaine Enarson (éds) (2012). *The women of Katrina: How gender, race and class matter in an American disaster*. Nashville : Vanderbilt University Press.

Denton, Fatma (2010). « Climate change vulnerability, impacts and adaptation: Why does gender matter? » *Gender and Development*, 10 (2), 10-20.

Feygina, Irina, John Jost et Rachel Goldsmith (2010). « System justification, the denial of global warming and the possibility of "system sanctioned change" ». *Personality and Social Psychology Bulletin*, 36 (3), 326-338.

Fleming, James R. (2007). « The climate engineers ». *The Wilson Quarterly*, Spring, 46-60.

Franz-Balsen, Angela (2014). « Gender and (un)sustainability: Can communication solve a conflict of norms? ». *Sustainability*, 6, 1974-1991.

Friedman, Thomas L. (2007). « The power of green ». *New York Times Magazine*, édition du 15 avril.

Godfrey, Phoebe (2012). « Introduction: Race, gender & class and climate change ». *Race, Gender and Class*, 19 (1-2), 3-11.

Godoy, Julio (2011). « Climate change in Europe: Pollution is a masculine noun ». *Tierramerica: Environment and Development*, 17 février.

Goldsmith, Rachel, Irina Feygina et John Jost (2013). « The gender gap in environmental attitudes: A system justification perspective ». In Margaret Alston et Kerri Whittenbury (éds), *Research, action and policy: Addressing gendered impacts of climate change* (pp. 159-173). New York : Springer.

Gorecki, Julie (2014). « No climate justice without gender justice: Women at the forefront of the people's climate march ». *The Feminist Wire*, September.

Grasswick, Heidi (2014). « Climate change science and responsible trust: A situated approach ». *Hypatia*, 29 (3), 541-557.

Hacker, Sally (1989). *Pleasure, power and technology*. Boston: Unwin Hyman.

Helma, Madeleen (2006). « Natural disasters and climate change ». *Disasters*, 30 (1), 1-4.

Hemmati, Minu et Ulrike Röhr (2009). « Engendering the climate-change negotiations: Experiences, challenges and steps forward ». *Gender and Development*, 17(1), 19-31.

Hultman, Martin (2013). « The making of an environmental hero: A history of ecomodern masculinity, fuel cells and Arnold Schwarzenegger ». *Environmental Humanities*, 2, 79-99.

Ingólfssdóttir, Auður (2011) « Climate change and security in the Arctic: The promise of feminism ». *Nordic Information on Gender*.

Johnsson-Latham, Gerd (2007). *A study on gender equality as a prerequisite for sustainable development: Report to the Environment Council, Sweden*.

Kaijser, Anna et Annica Kronsell (2014) « Climate change through the lens of intersectionality ». *Environmental Politics*, 23 (3), 417-433.

Kerfoot, Deborah et David Knights (1993). « Management, masculinity and manipulation: From paternalism to corporate strategy in financial services in Britain ». *Journal of Management Studies*, 30 (4), 659-677.

Kreps, David (2010). « Introducing eco-masculinities: How a masculine discursive subject approach to the individual differences theory of gender and IT impacts an environmental informatics project ». *Americas conference on information systems proceedings paper*, 277.

Leduc, Brigitte (2010). « Book review: Climate change and gender justice ». *Climate and Development*, 2(4), 390-392.

Leyden, Stephen (2005). *Reconstruction and resistance: Masculinity, gender and relationships among men in the environment movement*. PhD, Swinburn University of Technology.

MacGregor, Sherilyn (2010a). « A stranger silence still: The need for feminist social research on climate change ». *Sociological Review*, 57, 124-140.

MacGregor, Sherilyn (2010b). « Gender and climate change: From impacts to discourses ». *Journal of the Indian Ocean Region*, 6 (2), 223-238.

McCright, Aaron (2010). « The effects of gender on climate change knowledge and concern in the American public ». *Popular Environment*, 32, 66-87.

McCright, Aaron et Riley Dunlap (2011). « Cool dudes: The denial of climate change among conservative white males in the United States ». *Global Environmental Change*, 21, 1163-1172.

McCright, Aaron et Riley Dunlap (2015). « Bringing ideology in: The conservative white male effect on worry about environmental problems in the USA ». *Journal of Risk Research*, 16 (2), 211-226.

McCright, Aaron et Aksel Sundström (2013). « Examining gender differences in environmental concern in the Swedish general public, 1990-2011 ». *International Journal of Sociology*, 43 (4), 63-86.

Meriläinen, Susan, Johanna Moisander et Sinikka Pesonen (2000). « The masculine mindset of environmental management and green marketing ». *Business Strategy and Environment*, 9 (3), 151-162.

Moore, Robert et Douglas Gillette (1990). *King warrior, magician lover: Rediscovering the archetypes of the masculine*. San Francisco : Harper.

Nagel, Joane (2012). « Intersecting identities and global climate change ». *Identities: Global Studies in Culture and Power*, 19 (4), 467-476.

Neumayer, Eric et Thomas Plúmpner (2007). « The gendered nature of natural disasters: The impact of catastrophic events on the gender gap in life expectancy, 1981-2002 ». *Annals of the Association of American Geographers*, 97 (3), 551-566.

Norgaard, Kari (2012). « Climate denial and the construction of innocence: Reproducing transnational environmental privilege in the face of climate change ». *Race, Gender and Class*, 19 (1-2), 80-103.

Norgaard, Kari et Richard York (2005). « Gender equality and state environmentalism ». *Gender & Society*, 19 (4), 506-522.

Oreskes, Naomi et Erik Conway (2011). *The merchants of doubt*. New York : Bloomsbury Press.

Plumwood, Val (1993). *Feminism and the mastery of nature*. London : Routledge.

Pulé, Paul (2007). « Ecology and environmental studies ». In Flood, Michael, Gardner, J, Pease, Bob et Keith Pringle (éds), *International encyclopedia of men and masculinities* (pp. 158-162). London : Routledge.

Rogers, Richard (2008). « Beats, burgers, and hummers: Meat and the crisis of masculinity in contemporary television advertisements ». *Environmental Communication*. 2 (3), 281-301.

Rothgerber, Hank (2013). « Real men don't eat (vegetable) quiche: Masculinity and the justification of meat consumption ». *Psychology of Men and Masculinity*, 14 (4), 363-375.

Schwalbe, Michael (2009). « Denormalizing the signs of impending disaster ». *Common Dreams*, 18 avril. En ligne, [www.commondreams.org/views/2009/04/18/denormalizing-signs-impending-disaster](consulté le 21 février 2016).

Somma, Mark et Sue Tolleson-Rinehart (1997). « Tracking the elusive green women: Sex, environmentalism, and feminism in the U.S. and Europe ». *Political Research Quarterly*, 50 (March), 153-169.

Stoddart, Mark C. J. et David Tindall (2011). « Ecofeminism, hegemonic masculinity and environmental movement participation in British Columbia, Canada, 1998-2007: "women always clean up the mess." ». *Sociological Spectrum*, 31, 342-368.

Stoparic, Bojana (2006). « Women push for seats at climate policy table ». *Womensenews.org*, 6 juillet. En ligne, [<https://womensenews.org/2006/07/women-push-seats-at-climate-policy-table/>] (consulté le 9 novembre 2015).

Taylor, Dorceta E. (1997). « American environmentalism: The role of race, class and gender in shaping activism 1820-1995 ». *Race, Gender and Class*, 5 (1), 16-62.

Terry, Geraldine (2009). « No climate justice without gender justice: An overview of the issues ». *Gender and Development*, 17 (1), 5-18.

Twine, Richard (1997). « Masculinity, nature and ecofeminism ». *Ecofem.org Journal*. En ligne, [<http://richardtwine.com/ecofem/masc.pdf>] (consulté le 9 novembre 2015).

Whyte, Kyle (2014). « Indigenous women, climate change impacts and collective action ». *Hypatia*, 29 (3), 599-616.

